

C'est ainsi qu'il était tombé de l'épaule de Jourdan.

Et ce fut la première remarque faite par Daniel.

—Comment se trouve-t-il dans ce fourré d'épines ?

Dans le fossé de la route, ni sur les accotements herbeux très soignés et qui ressemblaient presque à des pelouses, on ne distinguait aucune trace de piétinements.

Il n'y avait pas eu de lutte. Cela était évident.

Il y avait eu surprise, guet-apens ; le dénouement était arrivé à l'improviste.

Le Dr Gacogne était penché sur Lafistole.

—Il n'a pas saigné beaucoup, dit-il. . . . à peine quelques gouttes sur les épines. . . . c'est assez singulier. . . . Cependant la blessure est effroyable ; le crâne est défoncé, la cervelle à jour ; la peau brûlée autour de la blessure, brûlée par la poudre, dont on voit la marque des grains noirs, pour ainsi dire incrustés dans chaque brûlure.

—L'homme aurait été tiré à bout pourtant ? . . .

—Certes. . . . Cela ne peut faire de doute. . . .

—Et la balle ?

—Elle s'est logée dans la cervelle. Il sera facile de l'en extraire.

Daniel prit quelques notes sur la position du cadavre et, tout en écrivant, la même réflexion lui venait :

—Comment se trouve-t-il là ? On dirait qu'il y a été apporté.

Le docteur, pendant ce temps-là, se livrait à un rapide examen du corps. Il remarqua que le col de la chemise avait été froissé et déchiré ; il en était de même de la cravate.

Ces détails semblaient prouver que la victime s'était débattue, avait essayé de se défendre.

Les vêtements étaient en désordre ; une des bretelles cassée, le pantalon arraché à l'endroit du bouton.

Sur le corps, aucune éraflure ; pas d'autre blessure que celle du crâne.

Telles furent ses premières observations et il allait en faire part à Daniel lorsqu'on le vit tout à coup se pencher sur Lafistole, mettre la main sur le cœur, témoignant la plus vive surprise.

D'un signe il appela Vilbret.

—Votre couteau ! demanda-t-il.

Le garde tira son couteau, en ouvrit la large lame brillante et le présenta au médecin.

Gacogne essuya soigneusement la lame et la passa doucement devant les lèvres entr'ouvertes de Lafistole.

Quand il retira le couteau, la lame en était légèrement ternie.

—Mais cet homme n'est pas mort ! exclama-t-il.

Daniel accourut.

—Que dites-vous ?

—Je dis que cet homme est en syncope, mais qu'il n'est pas mort. Il n'en vaut guère mieux, car s'il en revient avec un pareil trou, c'est qu'il aura l'âme chevillée au corps.

—Faites-le vite transporter à Vilvaudran ; vous lui donnerez là les premiers soins et Vilbret ira au village requérir une voiture qui vous permettra de faire conduire le blessé à l'hôpital d'Orléans.

Des paysans firent un brancard, placèrent Lafistole dessus avec mille précautions et le transportèrent au château.

Tout près des broussailles où tout à l'heure le corps était pour ainsi dire enterré, Daniel ramassa un portefeuille dont le cuir noir usé indiquait un long usage.

Il l'ouvrit.

Il était plein de notes, de chiffres, de quelques papiers sans importance, le tout appartenant à Séverac.

—Cela n'a rien d'étonnant, réfléchit le juge, puisque Séverac s'est arrêté cette nuit devant cet homme. . . . Il s'est baissé, et dans ce mouvement son portefeuille est tombé. . . . Je le lui rendrai moi-même. . . . Il ne doit pas s'inquiéter de cette perte, s'il s'en est aperçu, car le portefeuille ne contient pas de valeurs. . . .

Pour s'en assurer, il feuilletait, machinalement, et il lui tomba sous les yeux des lettres adressées à Séverac et signées d'un nom : Lafistole, qu'on avait déjà sans doute prononcé devant lui, car il paraissait au juge que ce nom ne lui était pas complètement inconnu.

—Je suis bien indiscret, murmura-t-il !

Il ferma le portefeuille et le mit dans sa poche.

En se rendant au château, accompagné du père Vilbret, il longeait les taillis du parc, les coupes de l'année précédente, qu'avait suivies Jourdan, pendant la nuit, lorsqu'il faisait son sinistre trajet.

Dans l'allée, point de traces de pas suspects.

Le père Vilbret avait des yeux excellents, habitués à ne rien laisser passer des plus petites choses d'autour de lui.

Rusé comme un sauvage, habitué, du reste, dès sa jeunesse, à une guerre constante contre les braconniers, une branche cassée, une empreinte imprimée dans le sable, éveillaient son attention. Il marchait toujours la tête courbée, plus intéressé par ce qui se passait sur la terre que par ce qui volait au-dessus de sa tête.

Ils s'en revenaient silencieusement quand Vilbret s'arrêta, fit deux ou trois pas dans une taille et se baissa.

—Il est passé là un homme la nuit dernière, dit-il.

—Sans doute Blaise ou Mathurin.

—Sauf votre respect, monsieur Daniel, et sans vouloir vous démentir, Blaise et Mathurin ont les pieds plus larges.

Au lieu de rejoindre son maître dans l'allée où Daniel s'éloignait, le vieux garde continua son chemin.

—Une goutte de sang ! disait le bonhomme.

Le juge tressaillit, rejoignit Vilbret.

—Vous avez vu du sang ?

—Tenez, monsieur Daniel, regardez vous-même.

Daniel se baissa.

—En effet ! dit-il.

Une goutte de sang s'étalait sur une feuille verte d'un petit bouquet haut de terre d'un mètre à peu près.

—C'est au moins cocasse, n'est-ce pas, monsieur Daniel ? Il n'est pas tombé du ciel ce sang-là.

—Du ciel, non, sans doute, Vilbret, mais peut-être du carnier de quelque braconnier. . . .

—Possible ! possible ! . . . grommela le vieux. . . . quoique les braconniers, soit dit sans me vanter, ne s'achètent pas des châteaux avec le gibier qu'il tuent sur ma garderie. . . .

Vilbret eut beau chercher.

Aucune autre goutte de sang n'était visible.

Quant aux empreintes des pas qui l'intriguaient si fort, elles se perdaient sur une allée pierreuse, non loin de Vilvaudran.

—Cet homme-là semble venir du château. . . . réfléchissait Vilbret. Ce n'est ni le jardinier, ni sa femme, ni le cocher de M. Daniel. Je veux savoir qui est venu au château, hier, ou cette nuit.

Le corps de Lafistole était sur un matelas, à l'office.

Mais la syncope continuait, malgré les soins du docteur.

Le commissaire de police remit à Daniel un carnet trouvé dans la poche du caissier. Il avait également trouvé un canif, une montre en nickel, sans chaîne, un porte-monnaie contenant une cinquantaine de francs.

Daniel ouvrit le carnet, et le premier nom qu'il lut, sur des cartes de visite élégantes glissées dans l'une des poches intérieures, lui fit faire un soubresaut de surprise.

Ce nom était celui de

LAFISTOLE

Il fronça le sourcil, inquiet.

—Tiens ! murmura-t-il. . . . il y a des lettres et Daniel reconnut, sur celles-ci, l'écriture du père de Valentin et sa signature.

—Ils étaient en correspondance ? . . .

Il se promit de prendre connaissance de ces papiers pendant que sa voiture le ramènerait à Orléans.

Mais, en dépit de ses efforts, il restait inquiet, mal à l'aise.

Daniel rentra à Orléans dans la matinée même.

Le commissaire de police accompagna le corps jusqu'à l'hôpital ; toutes leurs observations ayant été prises, les deux magistrats n'avaient plus rien à faire à Vilvaudran.

Pendant le trajet, Daniel examina les lettres du portefeuille de Lafistole ; elles n'étaient pas nombreuses ; trois ou quatre seulement ; les cartes de visite donnaient l'adresse, rue de Tournon ; la profession n'était pas indiquée, mais rue de Tournon, elle devait être connue.

Les lettres attirèrent plus particulièrement son attention.

Elles étaient datées de quelques jours seulement.

Chacune d'elles était conçue en un style bref tout militaire, et les termes indiquaient que le colonel de Séverac n'avait que fort peu d'estime pour Lafistole.

La première que Daniel déplia disait :

“ Monsieur, j'ignore pour quel motif vous désirez un entretien avec moi. Je n'ai pour ma part rien à vous dire, et je ne tiens pas à vous recevoir.”

Daniel réfléchissait.

Séverac était très doux, très accueillant. Il est de toute évidence qu'il n'eût pas ainsi répondu à un inconnu, sollicitant la faveur d'être reçu par lui. . . . Il connaissait donc Lafistole et ne semblait pas s'intéresser beaucoup à lui, à en juger par les termes de cette lettre.

Il en lut une autre qui disait :

“ Entre un gremlin de votre sorte et un homme comme moi, que peut-il y avoir de commun ? Je vous prie de cesser de m'écrire. Je ne tiens aucun compte de vos menaces et je ne crois pas à vos forfanteries.”

—Des menaces ? murmurait Daniel. . . . Je trouverai sans doute l'explication dans les lettres adressées à Séverac. . . .

Une autre lettre prouvant qu'entre le colonel et Lafistole la querelle s'envenimait :

“ Je ne me bats pas avec des voleurs ! ”

—Voilà une lettre qu'il est assez bizarre que Lafistole ait voulu conserver, disait le juge, continuant ses réflexions.

A suivre